



Peter Hook, Ian Curtis, Bernard Sumner et Stephen Morris: Joy Division à la fin des années 1970. L'esthétique «destroy» troquée contre un look d'employé de bureau. HARRY GOODWIN/REX FEATURES

Le journaliste et auteur Jon Savage publie une histoire orale de Joy Division, groupe emblématique du post-punk britannique. Une vague qui continue à produire ses effets dans la musique

## LE GRIS À L'ÂME

RODERIC MOUNIR

**Musique** ▶ Jour maussade à Manchester, mais peut-il en être autrement dans cette ville ouvrière du nord de l'Angleterre sur le déclin? Ce 18 mai 1980 est pire que tout: Ian Curtis, 23 ans, s'est pendu. Il est découvert au petit matin par sa femme Deborah, qui se retrouve seule avec leur fille. Dépressif, souffrant d'un mal méconnu (l'épilepsie) et malheureux en amour, le chanteur s'est ôté la vie à la veille d'une tournée aux États-Unis, consécration secrètement redoutée.

Le monde pleure une icône, le leader de Joy Division, groupe d'exception qui a contribué à redéfinir la grammaire du rock en seulement deux albums, *Unknown Pleasures* (1979) et

*Closer*, sorti à titre posthume en juillet 1980.

La musique de Joy Division est emblématique d'un mal-être à l'ère des crises pétrolières, du chômage de masse, de la friction entre les valeurs traditionnelles de la société britannique et une jeunesse qui se sent à l'étroit. Manchester n'est pas Londres et pourtant, presque d'un jour à l'autre, un boulevard s'est ouvert. En 1976-1977, la déferlante punk a pulvérisé les codes musicaux et vestimentaires, les attitudes et les rôles de genre, ouvrant le champ des possibles. Plus besoin de virtuosité musicale, trois accords suffisent. Table rase des rêves psychédéliques, des grands idéaux des sixties, place à la réalité sans fard – le doute, le dégoût, la dépression, pourquoi pas.

Avec sa rythmique minimale et obsédante, basse et batterie en avant, son jeu de guitare bruitiste et impressionniste, et la poésie crépusculaire de son chanteur à la fragilité fébrile, Joy Division (Ian Curtis au micro, Peter Hook à la basse, Bernard Sumner aux guitares et claviers, Stephen Morris à la batterie) est entré en écho avec une jeunesse en quête d'émotions brutes.

Journaliste, observateur et acteur de cette ébullition culturelle, Jon Savage publie aux éditions Allia *Le reste n'était qu'obscurité*, biographie d'un groupe dont l'influence est plus que jamais prégnante, quarante ans après. Le livre brosse aussi le portrait d'une ville et d'une époque charnière, le passage aux années 1980. Entretien.

**Vous publiez une histoire orale de Joy Division à partir de propos recueillis sur plusieurs décennies. Quelle en a été la genèse?**

**Jon Savage:** J'ai écrit pour la première fois sur Joy Division en octobre 1977, alors que le groupe se produisait encore sous le nom de Warsaw à l'Electric Circus de Manchester, avec The Fall et Buzzcocks. Le magazine *Sounds* m'avait envoyé couvrir la scène locale avec pour mission de repérer les groupes prometteurs. Warsaw se cherchait encore, mais le groupe dégageait déjà une intensité particulière. Ses ambitions dépassaient ses aptitudes, mais il cherchait de toute évidence à se démarquer du punk, dont les codes étaient désormais établis.

Quand le premier EP (*An Ideal for Living*) est sorti, en juin 1978, j'ai écrit une critique favorable qui a plu à leur manager. Il m'a appelé et, de fil en aiguille, j'ai décroché un job à Manchester et suis allé vivre là-bas quelques mois, m'immergeant dans le bain du label Factory Records, pivot de la scène de Manchester.

**Comment se fait-il que la ville ait soudain occupé l'avant-scène?**

La mentalité locale est farouchement indépendante. Les Buzzcocks avaient montré qu'il était possible de faire des disques sans aller à Londres. Manchester pouvait compter sur des figures comme Martin Hannett (*futur producteur de Joy Division, ndlr*), qui avait créé une coopérative de travailleurs de la musique. Tony Wilson, le cofondateur de Factory Records, animait une émission musicale sur une chaîne de télévision régionale, où il invitait toute la jeune garde. La ville avait un studio d'enregistrement réputé (Strawberry) et des labels indé-

pendants: Rabid, Objects, puis Factory. L'explosion était inévitable, c'était dans l'air.

**Qu'est-ce qui rend Joy Division si unique à vos yeux?**

L'interaction des musiciens sur scène, leur jeu à la fois minimaliste et expressif. En 1977, vous n'étiez pas censé écouter autre chose que du punk. Mais eux s'intéressaient à Kraftwerk, à Can, toute cette scène allemande, et au Bowie de la période berlinoise (*en particulier l'album «Low», mécanique et synthétique, ndlr*). Et il y a le magnétisme de Ian Curtis, sa voix grave qui rappelle Jim Morrison, sa gestuelle saccadée tellement singulière.

**Ian Curtis semblait doté d'une double personnalité, affable et simple dans la vie, pessimiste et jusqu'au-boutiste dans sa peau d'artiste.**

Il souffrait d'épilepsie sévère, une pathologie très mal traitée à la fin des années 1970 et qui l'affectait beaucoup. Je ne suis pas médecin mais il devait souffrir de bipolarité, il n'était pas totalement stable. Sa quête des extrêmes l'emmenait loin. ●●

... Il était très cultivé et avait un côté mystique, il se référait à des lieux et des temps anciens dans une chanson comme «Dead Souls». J'ai vu Bowie plusieurs fois en concert, il gérait ses émotions et savait parfaitement doser ce qu'il donnait au public, tandis que Ian se livrait intégralement. Quand on expérimente sur soi-même dans les conditions qui étaient celles de l'époque, avec des publics turbulents, un matériel rudimentaire qui pouvait vous lâcher, c'est épuisant. Ajoutez-y la pression du succès et une situation familiale compliquée (marié et père très jeune, Ian Curtis entretenait une liaison extraconjugale, nldr), vous avez tous les ingrédients d'un crash. Durant les derniers mois, les performances de Curtis s'en ressentent. La dernière fois que j'ai vu Joy Division sur scène, en 1980, j'ai dû quitter la salle tellement c'était insoutenable.

**L'évolution entre les deux albums de Joy Division est stupéfiante. Martin Hannett, véritable cinquième membre du groupe, y est pour beaucoup.** Hannett a trouvé en Joy Division un terrain vierge pour expérimenter. Des oreilles ouvertes et une curiosité pour la musique électronique, le dub. Le rock a



Manchester dans les années 1970. DR

tendance à s'autoparodier, mais Ian avait une culture musicale très vaste, Bernard Sumner se passionnait pour la technologie, fabriquant son propre synthé pour enrichir le son du groupe. Et Martin Hannett était obsédé par le «digital delay» (effet qui permet de jouer avec la réverbération du son, nldr). En live, Joy Division privilégiait l'énergie, mais sur disque, le groupe semblait peindre ses sons et sa palette était large. Sur le morceau «Atrocity Exhibition», qui ouvre *Closer*, le son de guitare est censé évoquer «des porcs allant à l'abattoir». A l'opposé, vous avez

«Love Will Tear Us Apart», qui serait devenu un tube même sans le suicide de Ian Curtis.

**En quoi Joy Division se distingue-t-il de ses contemporains?** Il est simplement meilleur. Ses seuls pairs à cette époque sont

Public Image Ltd et Wire. Les disques de Siouxsie and The Banshees et Gang of Four n'ont pas tous bien vieilli et je n'ai jamais pu prendre Killing Joke au sérieux – trop grand-guignolesque. Joy Division n'a pas pris une ride, c'est l'incarnation d'une explosion créative dont le punk fut l'étincelle. En novembre 1977, j'ai écrit «Le punk est mort» dans l'éditorial d'un numéro de *Sounds* qui titrait «New Musick: The Cold Wave», avec Kraftwerk en couverture et des interviews de Brian Eno, Throbbing Gristle, The Residents, Devo.

**Ce virage électronique, les survivants de Joy Division le prendront résolument avec New Order. La suite logique?** Ian Curtis mort, les autres devaient aller de l'avant et se défaire du fantôme de leur camarade. Ils se sont tournés plus que jamais vers l'Allemagne où se forgeait la disco et l'électro, comme on l'entend sur le single «Everything's Gone Green» sorti en 1981. Il faut aussi souligner que New Order intègre d'emblée une femme (*Gillian Gilbert aux claviers, nldr*), un fait peu commun à l'époque, en particulier à Manchester. Et même plus tard – on ne l'imagine pas chez Oasis!

**A votre avis, les anciens compagnons de Ian Curtis sont-ils parvenus à faire le deuil?**

Je l'espère. Pour le documentaire sur Joy Division auquel j'ai participé en 2007, ils se sont livrés à cœur ouvert. Mais on ne se remet probablement jamais complètement d'un drame pareil – Martin Hannett ne s'en est jamais remis (il est décédé en 1991, nldr). Beaucoup d'acteurs de cette scène sont morts, ils étaient mes amis et j'espère leur avoir rendu hommage avec ce livre.

**Si vous deviez choisir une chanson de Joy Division?**

J'en citerai trois, qui ne figurent sur aucun des deux albums! «Autosuggestion» sonne pour moi comme le fait d'habiter à Manchester. «Dead Souls» se rapproche le plus de leur son live. Et «These Days» a des paroles fantastiques. I

**Jon Savage, Le reste n'était qu'obscurité. L'histoire orale de Joy Division, traduit de l'anglais par Julien Besse, Ed. Allia, 2020, 368 pp.**

Ecouter: *Unknown Pleasures* (1979) et *Closer* (1980), Factory Records.

Voir: le documentaire *Joy Division* (2007) de Grant Gee et Jon Savage, et le biopic *Control* (2007) d'Anton Corbijn.

Et aussi *24 Hour Party People* (2002), fiction de Michael Winterbottom sur Factory Records et la scène musicale de Manchester.

## «On n'allait plus se raconter d'histoires»



Robert Ender, Massimo Sardi, François Wolf et Bernard Trontin: le groupe genevois Copulation prend la pose en 1984. DR

**Témoignages ▶ Le post-punk et la new-wave ont déferlé partout, y compris en Suisse. Un son qui connaît une résurgence.**

Siouxsie and The Banshees, Wire, Public Image Ltd, Cabaret Voltaire, Joy Division, Gang of Four, The Slits, The Cure, Killing Joke, The Fall, Bauhaus, And Also The Trees, The Raincoats... La liste n'est pas exhaustive, témoignant du flot créatif qui s'engouffre dans la brèche ouverte par le punk en Grande-Bretagne. Les premiers albums de ces groupes sont sortis dans un mouchoir de poche entre 1978 et 1980 – de l'autre côté de l'Atlantique, Talking Heads, Pere Ubu, Devo ou Mission of Burma leur répondent. Partout, la sauce prend, y compris en Suisse.

«J'avais 18 ans et la grisaille de Manchester était parfaitement raccord avec celle de Meyrin, la cité genevoise où j'ai grandi», raconte Bernard Trontin, aujourd'hui batteur des Young Gods. Si le mouvement punk a eu le mérite de remettre les compteurs à zéro dans un rock devenu ronflant, le vocabulaire primaire des Sex Pistols manque de subtilité aux oreilles du futur musicien. «J'écoutais déjà beaucoup de musique électronique, le krautrock allemand, Kraftwerk, l'album *Low* de Bowie. En fusionnant rock et synthés, le post-punk m'a tout de suite accroché. Tout le monde s'est mis à regarder vers l'Europe plutôt que vers les Etats-Unis. Chez Joy Division, l'influence du blues disparaît au profit d'une rythmique minimale, batterie métronomique et basse très en avant, des guitares vaporeuses sans véritables riffs ni solos, sans oublier la sensibilité à fleur de peau, fiévreuse, de Ian Curtis.»

Emporté par la vague, Bernard Trontin sent le besoin de s'exprimer à son tour. Il monte avec des copains un groupe au nom choc: Copulation. «Il n'y avait pas besoin de faire des gammes pour provoquer des émotions puissantes. On répétait dans la chambre d'un pote, je tapais sur des caisses à savon et on m'a prêté une batterie pour notre premier concert au Centre de loisirs de Meyrin: on savait à peine jouer et notre chanteur avait inscrit 'I am a shit' sur son t-shirt (*rires*).» C'est tout un mode de vie qui aspire à craqueler le vernis de la Suissitude étouffante (parents, armée, patron), dans un climat oppressant de guerre froide.

«On n'allait plus se raconter d'histoires. On voulait regarder la réalité en face. C'en était fini des grandes épopées du rock progressif de Yes et Genesis, les longues fresques planantes de Pink Floyd...» En Suisse, la vague post-punk et électronique est incarnée par Grauzone, Yello, The Zero Heroes, Kleenex ou encore The Young Gods (lire à ce propos l'ouvrage de référence *Hot Love. Swiss Punk & Wave 1976-1980*, paru aux Editions Patrick Frey en 2006). S'il a rejoint The Young Gods dans les années 1990, Bernard Trontin les fréquentait dès leurs débuts et a assisté à la genèse de leur rock industriel abrasif, en état d'urgence. «Ils ont commencé sans mode d'emploi, avec les moyens du bord. L'important était d'essayer des choses en apprenant sur le tas.»

**Laurence Vinclair n'a pas vécu cela** en direct, trop jeune. «J'aurais adoré avoir 16 ans à cette époque.» La programmatrice des Docks est toujours vêtue de noir et programme dès qu'elle en a l'occasion des artistes phares des années 1980. «Dès que j'entends des sons de cette époque, ça fait tilt. Par rapport au psychédélisme des sixties et seventies, ou au côté rentre-dedans du punk, le post-punk

et la new-wave sont empreints d'une mélancolie plus profonde, qui me touche.» Sa préférence va à Joy Division, The Cure, Depeche Mode et à Bauhaus qu'elle ne désespère pas de programmer aux Docks.

**Est-ce l'ambiance crépusculaire** de ce début de millénaire, ou l'effet d'une énième poussée de rétromanie? Toujours est-il qu'une résurgence du post-punk est à l'œuvre. De jeunes groupes venus de tout horizons s'emploient à transcender leurs influences. Algiers, quatuor établi entre Londres et Atlanta, y injecte de la soul music. Les Danois Iceage jouent la carte du bruit blanc sur les traces de Birthday Party, le premier groupe de Nick Cave. Savages, quatuor féminin anglais, s'affiche androgyne et *sex-positive*. She Past Away a la particularité d'être le premier groupe «dark-wave» de Turquie. En France, Lescop ou Fishbach creusent le sillon romantico-gothique et sèment le trouble dans le genre.

«C'est flagrant, ce son redevient à la mode», note Laurence Vinclair, qui envisage des soirées post-punk et new-wave aux Docks (dès que possible, cela va de soi). «Le rock a un peu fait du surplace durant quelques années, mais on observe un nouvel engouement.» En noir et blanc. **RMR**

PUBLICITÉ

Patricia Highsmith  
/ Mathieu Bertholet

Angèle Colas, Jeanne De Mont,  
Fred Jacot-Guillarmod, Guillaume Miramond

au répertoire dès le  
**26.10**

**Edith**

(Le journal d'Edith)

// C'est un mensonge,  
mais après tout,  
qui va le lire. //

POCHE / GVE

Théâtre / Vieille-Ville  
+41 22 310 37 59  
poche---gve.ch